

# Allison, Jenene J., *Revealing Difference : The Fiction of Isabelle Charrière*

Monique Moser-Verrey

Volume 29, numéro 3-4, hiver 1997

L'ethnicité fictive : judéité et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501181ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501181ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Allison, Jenene J., *Revealing Difference : The Fiction of Isabelle de Charrière*

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moser-Verrey, M. (1997). Allison, Jenene J., *Revealing Difference : The Fiction of Isabelle Charrière*. *Études littéraires*, 29(3-4), 199–205.  
<https://doi.org/10.7202/501181ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**ALLISON, Jenene J., *Revealing Difference : The Fiction of Isabelle de Charrière*, Newark : University of Delaware Press, 1995.**

■ Parmi les femmes de lettres du dix-huitième siècle, Isabelle de Charrière attire de plus en plus l'attention. Les dix volumes de ses œuvres complètes paraissent à Amsterdam entre 1979 et 1984. Depuis, les études informées n'ont cessé de se multiplier. Il faut noter les importantes biographies de Simone et Pierre Dubois en néerlandais, de Cecil Patrick Courtney en anglais et de Raymond Trousson en français, parues coup sur coup en 1993 et 1994. On lui a consacré des colloques, des ouvrages collectifs, des expositions ; plusieurs éditeurs ont republié récemment, dans des formats très accessibles, des parties de sa correspondance et certaines de ses œuvres de fiction. On trouve même, aux États-Unis, l'un de ses petits romans dans une édition bilingue destinée aux étudiants du premier cycle universitaire. Aux cycles avancés, on lui consacre également des mémoires et des thèses dont l'angle d'attaque est souvent féministe. Dans ce contexte, le livre de Jenene Allison propose une combinaison particulièrement originale et maîtrisée de questionnements issus du féminisme et d'analyses textuelles inspirées de la déconstruction. Les questions que je poserai à Allison, tout en rendant compte de son étude, lui permettront de clarifier la notion de genre littéraire qui sous-tend sa recherche, de préciser la nature littéraire et / ou sociale des images que le féminisme cherche à déconstruire et de nuancer la pertinence d'éclairer des problématiques actuelles en interrogeant des textes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le premier mérite de l'écriture d'Allison est d'être concise. Son propos va toujours à l'essentiel. J'emprunte donc volontiers ses termes pour présenter l'auteure étudiée :

Charrière était une aristocrate hollandaise de culture française qui vécut avec son mari à Neuchâtel en bordure de la France. Née en 1740, elle vécut jusqu'en 1805, observant de l'extérieur la Révolution de 1789, la Terreur et l'avènement de Napoléon. Sans l'être vraiment, elle se sentait Française, comme la plupart des Européens cultivés (p. 11).

Cette femme est considérée comme la lectrice la plus subtile de la condition féminine à son époque et son œuvre « féminocentrique » est alors interrogée en fonction de l'enrichissement qu'elle est susceptible d'apporter aux débats contemporains soulevés par l'étude de la différence sexuelle (*gender studies*). Cette différence se révèle à travers les alternatives au roman traditionnel que proposent les œuvres de Charrière, tant sur le plan des personnages et de l'intrigue que sur celui des formes narratives empruntées. Par ailleurs, ses œuvres montrent aussi avec précision les conséquences entraînées par la façon dont la différence entre les sexes est interprétée. Allison y reconnaît des questions « toujours ouvertes aujourd'hui et permettant de caractériser diverses théories de la différence sexuelle » (p. 14).

Le choix des textes abordés s'écarte de l'optique chronologique très caractéristique des études charriériennes fortement axées sur la vie de l'auteure. Les six problématiques envisagées ici sont, au contraire, d'un intérêt essentiellement théorique et concernent les

champs du littéraire, du politique, du discursif, du biologique, du biographique et de l'universel en rapport avec le statut des femmes et la portée de leur parole. Ce parti pris permet de dégager la pensée très originale d'Isabelle de Charrière, car elle évite les chemins battus et mérite par là toute notre attention. D'abord, Allison s'occupe de la nouveauté de ses héroïnes en choisissant celles qui s'inscrivent dans une trajectoire euphorisante pour observer combien elles diffèrent de celles que l'on trouve généralement dans les romans de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une foule de remarques très fines prouvent que Julie, Germaine, Pauline et Mlle d'Estival ne se laissent pas réduire au modèle simplificateur proposé par Pierre Fauchery dans son étude monumentale sur *la Destinée féminine dans le roman européen du XVIII<sup>e</sup> siècle*.

À raison, Allison note que Charrière s'applique consciemment à réfuter ce qui est conventionnel dans le roman (p. 20-39). En ce qui concerne l'écriture sensible de l'époque, souvent rattachée au commerce épistolaire des femmes, censé révéler le naturel en marge des discours faisant autorité, Allison souligne habilement les scènes d'écriture épistolaire avortée mises en évidence dans les textes de notre auteure. Elle remarque, entre autres, que ces scènes ne font pas avancer l'intrigue, mais qu'elles ont la valeur d'images illustrant le stéréotype dans le but de le pourfendre (p. 24-29). En effet, le conte intitulé *le Noble* (1763) conteste l'idée reçue de l'épistolière solitaire (p. 26), tandis que les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* (1793) questionnent la légitimité de l'intrusion du lecteur dans la sphère intime de la jeune femme qui dès lors ne s'appartient plus (p. 31). Mais, ces images qui introduisent dans le mouvement de l'intrigue des pauses réflexives ne construisent-elles pas justement l'autonomie intellectuelle des jeunes filles représentées, puisque celles-ci reconnaissent et critiquent leurs désirs et leurs fantasmes ? L'introspection et le droit aux relations personnelles ne préparent-ils pas et le discours critique et l'action indépendante d'héroïnes soi-disant sentimentales qui trompent les attentes de la société autant que Pauline, déguisée en homme ?

Dans *Sainte Anne* (1799), la mise en cause de l'écriture sentimentale et des scènes émotives qu'elle suscite est encore plus radicale, puisque l'héroïne adorée, ne sachant ni lire ni écrire, juge de ce qui lui convient uniquement selon son expérience et selon son cœur. Ici, l'innovation littéraire va jusqu'à se débarrasser des contraintes de la vraisemblance (p. 39) à la faveur d'un nouveau contrat social délesté des préjugés de sexe et de classe. Mais à vrai dire, l'idéologie de la Révolution ne facilite pas l'autonomie des femmes. C'est ce qu'Allison s'applique à démontrer en second lieu, laissant en friche la question du vraisemblable et de l'écriture au temps de la Révolution, soulevée ailleurs par Béatrice Didier. Contrairement à Medha Nirody Karmarkar qui dans *Madame de Charrière et la révolution des idées* relève l'attachement de l'auteure à l'anecdotique et au détail dans *Henriette et Richard*, son roman de la Révolution délibérément fragmentaire, Allison analyse les éléments de l'intrigue qui aiguillent l'héroïne vers une trajectoire dysphorique et révèlent ainsi le sexisme du patriarcat bourgeois. Si, dans ce roman, le père sacrifie sa fille à ses désirs et ses aspirations sociales, dans *Honorable d'Userche*, c'est l'amant qui s'arrache à un amour incestueux à la faveur d'une mâle solidarité avec son père. Allison montre de façon très convaincante comment les fictions

d'Isabelle de Charrière balisent les possibles de la condition féminine en 1788 et rendent manifeste le prix que coûtera aux femmes (vilaines aristocrates, sœurs, furies, etc.) l'idéal bourgeois de la mère au foyer.

La question de la maternité et de la paternité occupe, sous des aspects divers, les deux prochains chapitres. D'abord tout se passe comme si la voix parentale lançait nécessairement des récits à suivre, ouverts sur d'autres voix. L'étude conjointe des *Lettres écrites de Lausanne* (1785 / 87) et de *Sir Walter Finch et son fils William* (1799 / 1806), fait apparaître la façon dont les enchaînements narratifs, imaginés par notre auteure, libèrent la voix féminine du champ étroitement subjectif de la monodie épistolaire traditionnelle pour mettre en place une véritable polyphonie. Par ailleurs, la voix mâle, objective et philosophique du compte rendu sur l'éducation de William, consigné dans le journal de son père, se trouve subvertie, lorsque ce fils lui adjoint une suite qui l'incorpore à une forme plus dialogique, empreinte de subjectivité. Ces procédés littéraires innovateurs déconstruisent les prétendues spécificités féminine du discours personnel et sensible, d'une part, et masculine du discours encyclopédique et raisonnable, d'autre part. Pour définir enfin la position adoptée par Charrière en ce qui concerne l'aspect biologique de la différence sexuelle, Allison met en série toutes les grossesses évoquées dans son œuvre, fait ressortir une progressive prise en charge du phénomène par les femmes et affirme que ce développement confirme le point de vue explicité dans *Trois femmes* (1798) comme dans *Lettre d'un Anglois à un député de l'Assemblée nationale de France*, à savoir que « les différences qu'on aperçoit n'entraînent pas l'inégalité qu'on n'aperçoit point [à la naissance] » (p. 83).

Dans les deux derniers chapitres de son livre, Allison échappe au cadre dix-huitiémiste balisant ses interrogations sur le statut, les discours, l'écriture et les fictions des femmes au temps d'Isabelle de Charrière. En tenant compte du débat féministe sur le biographique, elle est en mesure d'offrir une alternative aux multiples mytho-biographies qui étudient notre auteure principalement dans ses rapports sentimentaux aux hommes et dressent d'elle un portrait unifié. Convaincue qu'aucun texte ne peut contenir la vie d'une femme, elle fragmente son propos, analysant d'une part, dans la correspondance, l'engagement féministe de Madame de Charrière pour Henriette Monachon, sa bonne, aux prises avec des grossesses illégitimes, et, d'autre part, le double portrait qu'elle dresse d'elle-même sous le nom de « Zélide ». L'identité fragmentée que révèlent ces noms qu'Isabella Agneta Elisabeth van Tuyll van Serooskerken avait choisis pour elle-même, en plus de ceux reçus à son baptême, offre d'elle une image chatoyante plus juste que le lieu commun qui réduit son destin à celui d'une jeune fille difficile, puis d'une femme mal mariée ayant écrit des romans (p. 108).

Dans le respect des différences de race, de classe, de culture et d'orientation sexuelle qui multiplient les possibles identités des femmes, Allison s'intéresse pour conclure à la façon dont on pourrait tout de même articuler une parole de femme à valeur universelle. L'analyse d'un fragment de conte intitulé *Asychis ou le Prince d'Égypte* lui permet de proposer un paradigme utile à cet effet. Plutôt que de s'épuiser à conjuguer son identité, la voix des femmes peut interrompre le discours toujours renouvelé du pouvoir

de l'homme en lui juxtaposant, tel que le fait Zénobie dans le conte, une parole située qui, quelque marginalisée qu'elle soit, peut tenir en échec ce discours dominant (p. 134). Inutile de préciser qu'il y a de multiples façons de faire cela, comme en témoigne l'œuvre variée d'Isabelle de Charrière.

Malheureusement, je ne puis rendre ici le détail des analyses textuelles très attentives qui sous-tendent les remarques perspicaces d'Allison. Je souscris naturellement à la primauté qu'elle accorde au texte, cherchant là, avant tout, des réponses explicites et implicites aux principales questions que soulève la différence sexuelle. En ce qui concerne la stratégie de ses enquêtes, j'observe des mises en série thématiques qui permettent de nuancer l'évolution de la pensée d'Isabelle de Charrière davantage, sans doute, que l'affinement de ses techniques d'écriture. N'est-ce pas un peu court d'affirmer que l'état fragmentaire de bon nombre de ses textes facilite l'appréciation de leur caractère paradigmatique eu égard à la parole dérangement des femmes, puisqu'ils sont dépourvus de « fondement autosuffisant ou totalisable » (p. 128) ? Dans la même veine, on pourrait aller plus loin et affirmer qu'il n'y a aucune différence entre les textes destinés au public et ceux de la correspondance, essentiellement fragmentaires, réservés à des correspondants particuliers. Partant de là, il serait sans doute plus difficile de mettre en jeu utilement la notion de déconstruction pour démanteler une quelconque unité identitaire censée enfermer le sujet féminin (p. 107). Charrière déconstruit elle-même les images qui la mettent à l'étroit y compris celles dont elle est l'auteure. N'est-ce pas que tout ce qui se fige en image ou en routine, dans le discours social comme en littérature, offre à l'intelligence un défi volontiers relevé par qui mise, comme cette femme des Lumières, sur la perfectibilité des rapports sociaux et l'efficacité du discours littéraire ?

Monique Moser-Verrey  
Université Laval

---

#### Références

- CHARRIÈRE, Isabelle de, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par Simone et Pierre Dubois, Amsterdam, G. A. Van Oorschot, Genève, Slatkine, 1979.
- COURTNEY, Cecil Patrick, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen) : a biography*, Oxford, Voltaire Foundation, Taylor Institution, 1993.
- FAUCHERY, Pierre, *la Destinée féminine dans le roman européen du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 1972.
- KARMARKAR, Medha Nirody, *Madame de Charrière et la révolution des idées*, New York, Peter Lang, 1996.
- TROUSSON, Raymond, *Isabelle de Charrière : un destin de femme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1994.

■ Il n'est pas surprenant que la mention de déconstruction attire l'attention (cette école de pensée semble, même aujourd'hui, se comporter comme un paratonnerre). Cependant, l'idée que la déconstruction puisse servir la cause du féminisme doit être abordée avec une grande circonspection. En premier lieu, tout usage englobant du terme « féminisme » risque de gommer les différences entre les doctrines opposées qui sont au cœur du débat sur le féminisme aujourd'hui. « Que la critique littéraire ou la doctrine juridique soit discutée, la différence de la femme ne doit pas être perçue comme une bannière sous laquelle se rallient les féministes, mais plutôt comme un drapeau rouge qui les incite à former des factions » (p. 81). Les différences entre ces doctrines opposées sont d'une importance vitale pour amener des changements à la condition actuelle des femmes dans la société et dans l'imaginaire collectif. En second lieu, des facteurs tels que les déterminations historiques et la corporalité tendent à émerger comme considérations de première importance dans la plupart des courants de la pensée féministe. Ceci n'est pas vrai en ce qui a trait à la philosophie de la déconstruction. En outre, plusieurs critiques littéraires féministes craignent que « la mort de l'auteur », une conséquence du postmodernisme conforté par la déconstruction, arrive trop tôt pour les auteures. Au moment où elles acquièrent une certaine reconnaissance et une voix propre, on leur coupe l'herbe sous les pieds, puisque le concept même d'auteur perd de son importance.

Pour ces raisons, je me range du côté des critiques qui appliquent avec prudence la déconstruction au féminisme. Il est vrai que les méthodes interprétatives qui sont nées de la déconstruction peuvent s'avérer utiles dans certains types de critique littéraire féministe. On doit cependant user de ces méthodes en étant sensible à ce qu'une application globale de la déconstruction implique pour la plupart des types de philosophie féministe. Ma propre utilisation de ces méthodes interprétatives a pour objet l'autoportrait de Charrière, « Zélide ». En suivant attentivement les parties de l'autoportrait qui disent la façon dont il doit être lu, la manière dont il signifie, et en mesurant selon ces énoncés la façon dont le texte rejoint ses propres critères de réussite, j'évalue ce que le texte nous dit sur les limites du sens — dans ce cas, les limites du sens dans un autoportrait. Cette déconstruction révèle la tension inhérente au projet de la représentation de la femme comme sujet, une tension qui, d'un point de vue féministe, met en parallèle le conflit entre la femme telle que la société la présente et la femme telle qu'elle peut vraiment être. En ce qui concerne ce que la femme est vraiment, je suis d'accord avec Luce Irigaray pour dire que cela reste à voir.

Pour attaquer la question moins philosophique des images des femmes dans les romans français du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est important de garder à l'esprit la relation entre société et fiction. Ce ne sont pas deux domaines séparés mais plutôt deux points de mire différents qui sont pourtant liés.

D'une part, les règles qui régissent le comportement des femmes dans « le monde » ont affecté les choix offerts aux auteurs écrivant sur des héroïnes. Dans *la Vie de Marianne*, Marivaux peut décider de dépeindre son héroïne marchant seule dans la rue, mais lorsqu'elle se foule accidentellement une cheville et qu'un beau et jeune

aristocrate vient à son secours, Marivaux se doit d'inclure un compte-rendu de la mortification qu'elle éprouve à être aperçue comme une femme non accompagnée dans la rue. Le fait que Marianne est un personnage de roman ne signifie pas qu'elle est dispensée de se conformer aux normes sociales. D'autre part, les règles qui régissent la plausibilité du comportement des femmes dans la fiction renforcent les contraintes des femmes dans la société. Ce point a été succinctement exprimé par Peggy Kamuf dans la discussion sur le débat concernant les *Lettres portugaises*. Les critiques étaient divisées sur cette œuvre : (a) s'agissait-il d'un roman épistolaire écrit par un homme et portant sur une religieuse portugaise libertine se jetant aux pieds de son amant qui l'avait abandonnée ? (b) étaient-ce de vraies lettres écrites par la religieuse elle-même ? Kamuf montre que la manière dont les critiques débattent du sujet éclaire la fonction sociale de la qualité littéraire qu'est la « vraisemblance » et démontre que « ce qu'une société particulière juge logique ou probable » dans les textes littéraires « est toujours lié à la détermination première de ce qui est considéré comme convenable » dans la société (p. 39).

Aussi peut-on se demander ce qui est rendu par la description d'une femme seule à son secrétaire dans un roman du XVIII<sup>e</sup> siècle. Est-ce « l'autonomie intellectuelle des jeunes filles représentées », comme le suggère Monique Moser-Verrey ?

Il est bien vrai que pour une femme, être seule à son écritoire donne le temps de la réflexion ; mais si la société contemporaine fait de ce lieu le destin ultime de la femme dans sa trajectoire sociale, de cette activité l'expression la plus parfaite du fait d'être femme, alors ce qui, autrement, pourrait représenter la femme libre de toute contrainte devient, au contraire, le symbole même de la contrainte où on l'enferme. N'oublions pas que c'est à cause des femmes qui avaient refusé de rester à leur place, les femmes qui avaient fait carrière dans la vie mondaine, que les femmes en général ont subi les forces répressives de la Révolution, forces qui avaient pour but de remettre à sa place au foyer la femme devenue citoyenne. Le contraste entre le monde public des hommes et l'espace privé de la femme est bien mis en évidence dans un des romans les plus renommés de Charrière, *Lettres de Mistriss Henley*. Ce texte met en parallèle deux informations que les époux, Monsieur et Madame Henley, doivent se communiquer. Alors que Monsieur Henley, écrivant de la capitale, annonce à sa femme qu'on l'a sollicité pour un poste dans le gouvernement, Madame Henley, écrivant de sa chambre dans leur maison à la campagne, lui apprend qu'elle attend un enfant.

Nous savons qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est largement le roman épistolaire qui a permis aux femmes d'écrire des romans, parce que passer de l'acte d'écrire des lettres à l'acte d'écrire des romans (anonymes) en forme de lettres ne choquait pas les convenances comme l'aurait fait, par exemple, l'acte d'écrire des tragédies en vers (exercice intellectuel par excellence). On pouvait même augmenter l'attrait du roman épistolaire en y mettant un pseudonyme féminin — indice qui incitait les lecteurs à penser qu'ils accédaient au boudoir d'une femme et découvraient ses secrets. Les résonances propres au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'image d'une femme seule en train d'écrire des lettres éclairent le lien entre la femme esquissée dans l'écriture romanesque et la femme limitée par les contraintes sociales.

Et cette femme dans la société — comment lui donner une voix ? Comment respecter les différences pertinentes entre femmes (race, sexualité, statut économique) tout en faisant ressortir leurs ressemblances ? Comment parler d'une totalité sans diminuer l'importance individuelle de chaque partie ? C'est en prenant comme point de départ un texte fragmentaire que j'ai voulu formuler une réponse à cette question.

Notons tout d'abord que le seul fait d'être fragmentaire n'a pas de sens en lui-même ; la plupart du temps, il s'agit d'un accident dû soit à la distraction de Charrière, qui a laissé tomber un manuscrit, soit aux hasards de la route que le manuscrit a parcourue après la mort de l'auteur. Par contre, s'il y a une cohérence interne dans le texte fragmentaire, alors cette cohérence a un sens. Tandis que d'autres (à commencer par la redoutable Mme de Staël) ont regretté l'état parfois apparemment incomplet des œuvres de Charrière, j'ai, pour ma part, davantage cherché à savoir si le texte tel qu'il est ne comportait pas en lui-même la plénitude de sa raison d'être. (Il faudrait, bien sûr, faire la distinction entre des romans apparemment incomplets et une correspondance personnelle dans le même état. Comment combler les lacunes d'une lettre simplement par une connaissance du genre épistolaire ou par d'autres lettres du même auteur ? Une lettre personnelle, même au XVIII<sup>e</sup> siècle, est bien moins conventionnelle qu'un roman.)

Dans le cas du récit fragmentaire, *Asychis ou le Prince d'Égypte*, je m'autorise de ce qui nous reste d'Asychis, joint à mes réflexions sur les romans de Charrière, pour imaginer ce que serait une forme littéraire capable de permettre à « une femme de parler pour toutes » (p. 127). La forme fragmentaire de ce texte illustre bien qu'il vaut mieux désigner la position minoritaire d'où parle la femme (par rapport au discours dominant) que d'attribuer à la femme une parole toute faite qui conviendrait, en fin de compte, à très peu de femmes bien réelles.

*Jenene J. Allison*  
Austin, Texas, E.U.